

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 29

Artikel: Lo tserrotton et lè z'âo âo meriâo
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197655>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pes les nombreuses sommelières du buffet de l'exposition horticole de 1888, installée sur la place de Montbenon. Après quelques recherches, nous avons retrouvé dans la collection du *Conteur* de la dite année la boutade qu'on va lire et qui est évidemment celle à laquelle notre correspondant fait allusion :

» Une jolie farce a été jouée, l'autre matin, aux dix gracieuses sommelières, desservant le buffet de l'Exposition, si correctement tenu par M. Cottier de l'hôtel Belle-vue. C'était une demi-heure avant que l'entrée fût ouverte au public. Ces jeunes filles caquetaient ensemble autour des tables, lorsqu'on vint tout à coup les avertir qu'on allait les photographier en groupe, dans leur coquet costume de Montreux.

Dans les mains de l'une, on mit un plateau, dans celles d'une autre, une assiettée de sandwiches; une troisième portait une bouteille de Treytorrens; une quatrième une chope de bière, etc., etc.

C'est ainsi qu'elles furent conduites près du jet d'eau, tandis qu'un peu plus loin, un monsieur coiffé d'un chapeau mou, à bords rabattus, comme pour mieux se garantir du soleil, et portant de grandes conserves bleues, se dissimulait derrière son appareil.

Cet appareil, d'un nouveau genre, se composait d'un tabouret, sur lequel on avait placé une caisse à bouteilles, recouverte d'un grand tablier de jardinier.

Le fond d'une carafe simulait l'objectif.

L'arrangement du groupe fut vraiment amusant. Jamais on ne mit à contribution tant de bonne volonté. Jamais la pose n'était assez académique, jamais le sourire n'était assez gracieux. Ici, c'était un bras qu'on arrondissait, une main qu'on retournait, une jambe, un pied qu'on faisait valoir, un chapeau qu'on inclinait légèrement sur l'oreille, etc., etc.

Le tout était à croquer.

— Attention, mesdemoiselles!... que personne ne bouge plus!...

Voyons, voyons, là-bas, vous fermez trop les yeux. Et vous, la tête légèrement inclinée, je vous prie... C'est ça... Immobilité complète... Maintenant, attention: une... deux... trois!... C'est bien, merci, mesdemoiselles.

Le groupe se disperse et le babil commence :

— Oh! pourvu que ça réussisse!

— C'est dommage, je crois que je me suis pincé les lèvres sans le vouloir.

— Louise, tu es une sotte, tu m'as fait rire.

— Quel joli souvenir de l'Exposition nous aurons là.

— N'est-ce pas... ce sera ravissant!

— Je veux l'envoyer à Victor... Il me trouvera bien dans ce costume... Crois-tu pas?... — Tais-toi!... et Charles!...

Effet de brouillard.

Le peintre Balisoir, après avoir longtemps cherché sa voie, s'était décidé pour le paysage. Il avait essayé tous les genres, peint des tableaux d'histoire, des tableaux de genre, des scènes d'intérieur; il avait représenté des Vénus, des cruches cassées, des Dianes, des danseuses, des Judith, toujours sans succès.

Peignons la nature, s'était-il dit, il n'y a que cela de vrai, et il était devenu paysagiste.

Il cherchait en vain à faire recevoir ses œuvres au salon.

Sans se décourager, il présentait tous les ans un nouveau paysage qui était impitoyablement refusé. Il caressait sa grande barbe (il portait une grande barbe), déclarait que les membres du jury étaient des crétins et continuait à brosser des couchers de soleil, des levers de lune, des matins, des crépuscules.

Un chevalet et un pliant sous le bras, sa boîte à couleurs derrière le dos, il errait dans la campagne, en quête de sujets, cherchant l'inspiration.

Cela variait suivant les saisons.

En automne, il peignait des clairières aux arbres jaunés, des bois dont les sentiers étaient jonchés de feuilles, des soleils pâles.

En hiver, il accouchait de villages ensevelis sous la neige, éclairés par un soleil blafard; des paysages désolés avec des arbres chargés de givre, des tourbillons de blancs flocons.

Sa neige ressemblait à du fromage blanc.

Au printemps, il peignait des lilas, des prairies émaillées de fleurs dans lesquelles des petites femmes effeuillaient des marguerites.

En été, il retraçait des scènes de la moisson; il peignait des voitures de foin, des moissonneuses aguichant des moissonneurs, et, ça et là, des meules de paille aux reflets dorés.

Ses meules ressemblaient à des mottes de beurre.

Il ne pouvait parvenir à fléchir le jury. Il commençait à prendre de l'âge et le succès ne venait pas; en attendant, il faisait maigre chère.

Ce jour-là, dans son atelier situé au sixième étage, il travaillait mélancoliquement au tableau qu'il préparait pour le salon.

Il représentait « un coin de la Marne. »

Il travaillait févreusement.

La Marne coulait, paisible, entre deux haies de saules; un pêcheur à la ligne embellissait le paysage; au loin, un moulin à vent déployant ses larges ailes donnait l'illusion du mouvement.

Le ciel, couvert de nuages, semblait présager un orage.

Balisoir s'arrêtait de temps en temps, se reculait, posait une main au-dessus de ses yeux en guise d'abat-jour et contemplait son ouvrage.

Il paraissait satisfait.

— Je crois que je vais leur en boucher un coin, cette fois, murmura-t-il; s'ils ne sont pas contents, c'est qu'ils y mettront du parti pris, c'est qu'ils sont jaloux.

Oh la jalousie, voilà ce qui perd les artistes!

La veille du salon, le « coin de la Marne » était terminé; après avoir donné le dernier coup de pinceau, Balisoir envoya chercher le commissionnaire du coin, un brave Auvergnat qui s'empressa de répondre à son appel.

— Vous allez me porter ceci au salon, dit l'artiste.

— Oui, mochieu, dit l'Auvergnat.

Il déposa ses crochets et prit le tableau à pleines mains.

— Faites attention! cria Balisoir, ce n'est pas sec.

— Ça ne craint rien, mes habits sont chales.

— Il s'agit bien de vos habits!

L'Auvergnat avait placé le tableau le haut en bas.

— Oh! que chest choli, dit-il.

Le peintre remit le tableau à l'endroit.

— Chest moins beau comme ça, dit l'Auvergnat; chest presque aussi choli que l'encheigne de mon couglin, le marchand de vins.

— Quelle brute! se dit le peintre.

L'Auvergnat chargea le tableau sur ses crochets et plaça le tout sur son dos; le peintre lui ouvrit la porte en lui recommandant de prendre les plus grandes précautions.

Deux heures après, l'Auvergnat revint avec le tableau.

Balisoir pâlit.

— Vous n'avez pas laissé mon tableau? demanda-t-il.

— Perchonne n'a voulu le garder.

— Comment cela?

— Quand je chuis entré, j'ai trouvé de beaux méchieurs décorés qui m'ont arrêté; ils ont regardé l'encheigne; il y en un qui a dit:

« — Quel est le galapia qui a fait ça? »

« — Chest mochieu Balisoir, rue Campagne-Première, ai-je répondu.

« — Rempotez vite ça! qu'il m'a dit. »

Il m'a montré la porte et me voilà.

— Quels mufles! s'écria Balisoir.

L'Auvergnat avait pris le tableau.

— Qu'est-ce que ça reprégent? dit-il.

Sans doute pour mieux voir, il passa sa manche sur la peinture fraîche.

Balisoir poussa un cri.

— Qu'avez-vous fait! s'écria-t-il.

Le paysage ne présentait plus qu'un brouillard confus.

Balisoir s'empara d'une paire de pincettes.

— Misérable! dit-il, retire-toi, ou je ne réponds plus de moi.

— Et ma courche? dit l'Auvergnat.

Balisoir lui jeta cent sous et le poussa dehors.

Quand il fut seul, il plaça son œuvre sur un chevalet et l'examina.

Le désastre était complet.

L'Auvergnat, avec sa manche, avait étendu la couleur sur toute la surface du tableau dont on ne distinguait plus le sujet que confusément, comme si une brume épaisse était venue obscurcir le paysage.

Balisoir se frappa le front.

— Quelle idée! s'écria-t-il.

Il regarda de nouveau le tableau.

— Mais oui, c'est un effet du brouillard épataut! je n'en ai jamais vu d'aussi réussi; je vais le retourner au salon en changeant le titre.

Le lendemain, il renvoya son œuvre au salon en la baptisant: « Effet de brouillard. »

Non seulement les membres du jury ne reconnurent pas la toile qu'ils avaient refusée la veille, mais ils s'exaltèrent devant le paysage de Balisoir.

— C'est merveilleux! s'écria le président du jury.

— C'est renversant, répétèrent en chœur les jurés.

— Jamais on n'a vu un effet de brouillard pareil; c'est la réalité même.

— Par quel procédé inconnu l'auteur a-t-il pu arriver à un pareil résultat?

— C'est un chef-d'œuvre!

— Messieurs, ajouta le président, c'est un maître qui se révèle.

Le tableau fut reçu à l'unanimité.

Quand Balisoir apprit la nouvelle, il battit un entrecœur.

— Enfoncé le jury! s'écria-t-il.

Il fit le tour des cabarets de Montmartre pour apprendre la bonne nouvelle aux camarades.

— J'expose cette année, disait-il modestement.

— Pas possible, disaient les uns.

— Tu es reçu? demandaient les autres, incrédules.

— Comment, si je suis reçu! protestait Balisoir.

— Tous mes compliments, mon cher.

Et les bons petits camarades enrageaient.

Balisoir connut les joies du succès.

Ce fut bien autre chose quand le salon fut ouvert; sa toile fit fureur. Chacun s'exaltait devant ce brouillard d'un réalisme saisissant; les maîtres détaillaient l'œuvre, cherchant à l'expliquer, unanimes pour l'admirer. Balisoir, inconnu la veille, était célèbre.

La critique n'eut que des éloges et le peintre obtint une médaille de deuxième classe.

Il était arrivé; il donna un dîner à ses amis dans un restaurant célèbre de Montmartre: *Au Rat pelé*.

Il oublia d'inviter l'Auvergnat.

L'ingrat.

Dès lors, Balisoir fut condamné à peindre des effets de brouillard; il eut beau faire, il ne put en réussir un deuxième. La critique lui rappelait toujours le premier; il devint pour lui ce qu'est pour Paladilhe cette délicieuse romance de *Mandolinata* qu'on lui jette toujours à la tête.

— Où sont les brouillards d'autant? s'écriaient les critiques; refaites-nous-les.

Désespéré, Balisoir refit son tableau des bords de la Marne et passa sa manche dessus; hélas! l'Auvergnat n'était plus là, il n'en résulta qu'une immense tache.

Il y a des chefs-d'œuvre que l'on ne recommence pas.

Balisoir est mort fou.

EUGÈNE FOURRIER.

Lo tserrotton et lè z'ão ào merião.

On est rudo mau fottu quand on a mau dremi àobin quand on a età d'obedzi dè passà tota 'na né sein poai pi fèrè on sonno! Lo leindéman on est tot regregni et tot grindzo, on s'é-tirè et on baillè qu'on dianstre tota la djornà, enfin quiet on est mau à se n'èze et n'ia rein que vo remettè atant què 'na bouna pionçaie dézo lo lévet.

Fèrè dinse on iadzo per an, la né dào bou-nan, va onco; mà, quand faut, coumeint bin dái dzeins que ia, passà totès lè nés bliantsès et s'escormants à travailli coumeint on nègre dza lo leindéman, faut don pas s'ébaly se lo sonno vo preind et que vo vo mettà à sonica bin adrai se vo restà pi 'na menuta sein budzi ni rémoà.

Ora, vo sèdès què pè la Brouye n'ont quasu

ni vègnès et ni resins (hormi dâi resins dè rat-tès) adon l'ont coutema d'allâ après veneindzès atsetâ l'ao vin dein lo défrou, sai pè Lavaux, sai pè la Coûta. Et, quand l'est lo momeint, faut vairè cè commercè: du Payerne tant qu'ia Oûron on ne reincontrè què tserrottions avoué duès et mimameint trai fustes su lào tsai; dzos et nés sont ein route po avâi pe vito fè et po arrevâ dè boun'haorè io vont tserdzi; vo pàodès don bin comptâ que, quand l'ont fè cè trafi on part dè senannès, elliâo pourro tserrottions dussont ètre rudo mafi et lào z'ègâ assebin, kâ bin soveint sont d'obedzi dè dremi pè tieu on part dè dzo dè suite. Que volliâi-vo, quand pressè, sè faut budzi!

On gaillâ dè pè Payerne que tserrottavè l'âuton passâ po cauquies carbatiers dè l'eindrai avâi ètâ tserdzi on dzo pè Grandvaux. N'avâi rein dremi lè dzos dévant et l'étâi parti dè Payerne pè vai la minè po arrevâ dè bon matin. Ein revegeint contrè Payerne avoué sè fustes, s'arrètè à Palaizu po baïre quartetta et medzi oquie, kâ l'avâi rudo fan.

L'eintrè don à la pinta, sè fâ portâ demi-litre et demandè à la carbatière se l'avâi oquie à lài bailli à medzi.

— Ma fai, dese la pintière, n'ein dinâ ia dza grantein; la soupa vâo ètrè fraida...

— Ne vu rein dè soupa, dese lo tserrottion, âi-vo pas oquie d'autro?

— N'ein dâi z'âo, se cein vo convint?

— Et bin, va po dâi zâo; boutâ m'ein pi chix âo meriâo!

La carbatière l'âi portè don son demi-litre et va rallumâ lo fu po l'âi reindzi elliâo z'âo; lo tserrottion bâi on verro; mâ, on iadzo achetâ, vouaïque lo sonno que lo preind et sè met à dondâ su la trabllia et à ronclliâ po tot dè bon. Son tsapé avâi rebedoulâ perque bas.

Cauquies menutès après, vouaïque la carbatière que revint dè l'hotè avoué lè z'âo dein iena dè elliâo z'assietès ein fer blianc à duès manoillès et, quand ve que l'autro droumessâi, sè peinsâ dè lo laissi onna vouarba, que l'allâvè astout sè réveillè.

Adon le pousè lè z'âo drai dévant lo tserrottion avoué lo paivro, la sau et tot cein que failai.

La pintière n'eut pas petout veri lè talons que noutron citoyen sè réveillè, tot eintoupena, lè ge à maiti advai, et sein pi sè rassoveni io lirè, kâ l'avâi onco sonno et ne sondzivè perein âi z'âo; mâ quand l'a vollu sè redressi, ie cheint que n'avâi rein dè tsapé et coumeint l'apècut oquie dévant li, l'attrapè l'assietâ âi zâo et se l'abotsè su la tète, croyeint que l'étâi lo tsapé qu'avâi ludzi su la trabllia.

Ma fai, vo vâidès d'ice la mena dè noutron tserrottion et vo pàodès comptâ que cein lài a fè passâ son sonno, kâ lè z'âo, que frecassivont adè l'âi càolavont pertot; l'avâi on dzauno qu'avâi lequâ drâi su on ge, dâi z'auto avau lo cotson et lè bliancs d'âo s'allietâvont à la tignasse. Faillai vaire elliâ frimousse!

L'ont zu on mau dâo tonaire po lài dépèdzi la tète dè tota elliâ coffiâ, kâ l'a fallu allâ tant-quâo bornè et lài fèrè mettrè la tita dezo la goletta po poâi lo décrassi bin adrai.

Vo pàodès bin comptâ que n'a pas redemandâ dâi zâo âo meriâo, mâ s'est dépâti dè sè reinmodâ contrè Payerne, kâ tot lo mondo dein lo veladzo recaffâvè dza dè elliâ farça.

Choses scolaires.

L'intéressant article de votre collaborateur Pierre d'Antan, publié sous ce titre dans le numéro du *Conteur* du 8 courant, m'a remis en mémoire deux jolies petites histoires que je m'empresse de vous communiquer; elles sont absolument authentiques:

C'était à une leçon d'histoire grecque. Le sujet, donné la veille par le maître pour être

récitè le lendemain, était: Aratus, Agis et Cléomène.

Le manuel d'histoire dont nous nous servions disait, en parlant de Cléomène, que ce roi de Sparte, après avoir été vaincu par les Achécus et les Macédoniens, se réfugia en Egypte pour y implorer l'appui de Ptolémée et que, n'ayant rien pu obtenir de ce roi, il voulut soulever le peuple d'Alexandrie en poussant le cri de « liberté », mais que ce cri ne fit rien sur cette population hébétée. Il ne fut pas entendu.

Le manuel ajoutait alors que Cléomène se donna volontairement la mort pour échapper aux supplices barbares que ses ennemis allaient lui faire subir.

Un élève, interrogé sur ces faits, qu'il avait étudiés sans doute trop à la hâte, fit alors le récit de la mort de Cléomène en ces termes:

Et Cléomène s'ôta la vie pour échapper à la mort!

Ma seconde histoire s'est passée également à l'école.

C'était le jour de la *visite*: municipaux, membres de la commission scolaire étaient présents. Les élèves, endimanchés ce jour-là, arrivaient, les uns après les autres, devant une petite table, placée près du pupitre du maître, et autour de laquelle étaient assis quelques-uns de ces messieurs.

On avait déjà fait la *lecture* et on allait passer à la *récitation*.

Pour cela chaque élève devait réciter la pièce de vers qu'il avait choisie pour l'examen, cette pauvre *poésie*, apprise quatre ou cinq semaines auparavant et que le maître, craignant notre peu de mémoire, ne se lassait pas de nous faire répéter.

Un de mes camarades avait choisi pour sujet: *Trois jours de Christophe Colomb*, cette charmante pièce de Casimir Delavigne et qui débute par ces vers:

En Europe! En Europe — Espérez! — Plus d'espoir!
Trois jours! leur dit Colomb, et je vous donne un monde.
Et son doigt le montrait, et son œil pour le voir
Percut de l'horizon l'immensité profonde! etc.

L'élève en question, qui passait pour le meilleur déclamateur de la classe, savait cependant sa poésie sur le bout du doigt; mais il fit un four complet en intervertissant les deux parties de phrases du troisième vers.

Avec un geste magnifique et sur un ton théâtral, il récita donc:

Et son œil le montrait, et son doigt pour le voir
Percut de l'horizon l'immensité profonde.

Vous entendez d'ici les éclats de rire de tous ces messieurs et l'hilarité qui se répandit ensuite dans toute la salle.

Liaisons dangereuses. — On compte dans notre langue, dit M. Francis Wey, une foule de liaisons dangereuses qui trahissent l'homme peu familier aux bons usages.

Demandez quelle heure il est à un homme qui vous répond: — Il est onze heures-z-et demie; vous en concluez à l'instant à quelqu'un de petite éducation; et, ce qui est pire, à un sot. Lier les mots avec affectation dans le discours, fut de tout temps le propre de la pédanterie; c'est un défaut de maître d'écriture. Le siècle de Louis XIV était bien plus avare de liaisons que nous. Thomas Corneille, dans une note sur la cent quatre-vingt-dix-septième remarque de Vaugelas, dit qu'on doit prononcer un vin excellent, un dessin admirable, sans faire sentir l'n.

« ... L'abbé d'Olivet, soixante-dix ans plus tard, professait les mêmes opinions: « La prononciation de la conversation souffre une » infinité d'hiatus; pourvu qu'ils ne soient pas » trop rudes, ils contribuent à donner au dis-

» cours un air naturel. Aussi la conversation » des personnes qui ont vécu dans le grand » monde est-elle remplie d'hiatus volontaires, » qui sont tellement autorisés par l'usage que, » si l'on parlait autrement, elle serait d'un pé- » dant. Parmi ces personnes, folâtrer et rire, » aimer à jouer, se prononce folâtré et rire, » aimé à jouer. »

La valse. — Un chroniqueur de Paris donne aux danseurs cette petite leçon sur la manière de danser la valse:

« Beaucoup de messieurs dansent, dans un bal, sans avoir reçu aucune leçon d'un maître en l'art chorégraphique. C'est ainsi que j'ai vu un jeune homme, bien élevé du reste, prendre la main droite de sa danseuse dans sa main gauche et porter leurs deux mains réunies sur la hanche. C'est tout à fait contraire aux règles établies.

» Le cavalier se place à la gauche de sa dame, enlace sa taille avec l'avant-bras et soutient de sa main gauche la main droite de sa danseuse. Le bras gauche du cavalier doit être assez étendu pour imprimer instantanément au bras droit de la dame les différentes directions des valse.

» L'épaule droite du cavalier doit être constamment perpendiculaire à l'épaule droite de sa danseuse, et le corps de cette dernière ne doit, en aucune façon, se trouver en contact avec le buste de son danseur. »

Boutades.

C'était au bon vieux temps. Un instructeur de musique, donnant sa leçon aux élèves en caserne, leur dit:

— Mes amis, souvenez-vous que les dièzes vont toujours de quinte en quinte en montant et de quarte en quarte en descendant.

Le lendemain, à la répétition, il demande à l'élève qui se trouve en face de lui:

— Voyons, Bourdou, comment se placent les dièzes à la clé?

— De pinte en pinte en montant et de quartette en quartette en descendant, répond l'élève qui songeait plus au petit blanc qu'aux théories musicales.

Glané dans le procès-verbal d'un huissier: « Saisi douze chemises de femme, dont une d'homme. »

— Allons, Gustave, voici le pot d'étain; va-t-en chercher de la bière pour le diner, disait un père à son fils.

— Mais, papa, où est l'argent?

— Imbécile! la difficulté n'est pas d'avoir de la bière avec de l'argent, mais d'obtenir de la bière sans argent.

L'enfant part sans répliquer; il revient au bout de quelques instants et place sur la table le pot vide encore.

— Eh bien! lui dit le père, le pot est encore vide?

— Qu'est-ce que cela fait? reprit l'enfant; la difficulté n'est pas de boire quand il y a de la bière, c'est de boire quand il n'y en a pas.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

MENUS ET CARTES DE TABLE

Fournitures de bureaux.

Faire-part.

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. — Fac-tures. — Circulaires.

Cartes d'adresse et de visite.

Lausanne. — Imprimerie Guilleud-Howard.